

Nationalisme, subalternité et les Coréens adoptés

Tobias Hübinette

Depuis la fin de la guerre de Corée, plus de 150 000 enfants coréens ont été adoptés dans 15 pays occidentaux, dont les États-Unis ont pris les deux tiers, tandis que le reste est réparti entre l'Europe occidentale, le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Au cours des dernières années, les Coréens adoptés à l'étranger ont de plus en plus apparu dans différentes œuvres culturelles populaires, incluant les comédies musicales, les bandes dessinées, les chansons pop, les téléfilms et les longs-métrages. Cet article examine plus particulièrement les représentations des adoptées (femmes) à l'étranger dans quatre longs-métrages coréens: *Susanne Brink's Arirang* de Chang Kil-su (1991), *Berlin Report* de Park Kwang-su (1991), *Wild Animals* de Kim Ki-duk (1997), et *Love* de Jang-soo (1999). À la fin, les Coréens adoptés sont conceptualisés en tant que corps subalternes, jadis transformés en objets et jetables et maintenant privés de leur voix et transformés en artefacts muets de l'idéologie nationaliste patriarcale.

Adoption internationale de la Corée et la question de l'adoption coréenne

L'adoption internationale de la Corée est issue d'une mission de sauvetage après la guerre de Corée, organisée par des individus et des agences de l'Ouest pour « sauver » les enfants métis qui étaient les produits d'exploitation sexuelle à grande échelle causée par la présence massive de militaires étrangers (Miller, 1971). Sous les régimes autoritaires de 1961 à 1987, lorsqu'a eu lieu le processus de la modernisation rapide et brutale de la Corée, les enfants de jeunes ouvriers d'usine qui ont été abandonnés à cause de la pauvreté urbaine ont remplacé les orphelins de guerre (Tahk, 1986). L'adoption internationale était utilisée comme un moyen de réduire l'effectif dans un pays surpeuplé, comme une pratique de la protection de l'enfant pour éviter les soins coûteux en établissement et comme une stratégie de bonne volonté pour développer des liens politiques et des relations commerciales avec d'importants alliés occidentaux. En particulier pendant les années 1980, le gouvernement militaire a créé une industrie de l'adoption prospère et rentable, avec près de 70 000 placements internationaux, et les agences d'adoption coréens étaient autorisés à concourir les uns avec les autres pour trouver un nombre illimité d'enfants « adoptables ». Dans les années 1980, la Corée avait accompli une richesse économique raisonnable, et à partir de là les enfants envoyés à l'étranger ont été de plus en plus classés comme « illégitimes », puisqu'ils sont nés des étudiantes de secondaire ou de niveau collégial appartenant à la classe moyenne (Sarri, Baik & Bombyk, 1998).

En 1988, les Jeux olympiques de Séoul ont présenté au monde une Corée nouvellement démocratisée et industrialisée. Tout d'un coup, les journalistes occidentaux ont commencé à écrire au sujet du programme d'adoption du pays et ont désigné la Corée de premier exportateur mondial d'enfants. L'attention inattendue a été profondément humiliante et douloureuse pour le fier pays hôte, et suite à la couverture médiatique négative, la société coréenne a finalement été contrainte de régler le problème en public. Depuis, la question de l'adoption hante la Corée comme un thème récurrent dans les médias et la culture populaire, se présentant à maintes reprises dans les éditoriaux et les colonnes, et dans des genres aussi divers que les romans, les poèmes, les livres pour enfants, les bandes dessinées, les séries télévisées, les pièces de théâtre, les chansons populaires et les longs métrages. Cependant, encore chaque année, plus de 2 000 enfants coréens quittent le pays pour l'adoption internationale, tous nés dans des maternités isolées appartenant à des agences d'adoption pour garantir un approvisionnement régulier de nourrissons en bonne santé pour un marché de l'adoption insatiable dans l'Ouest et pour faire respecter un système de norme patriarcale rigide à l'intérieur du pays même.

Représentation des Coréennes adoptées dans les longs-métrages

Le point de départ, lorsqu'on examine les quatre longs métrages, est l'existence même des Coréennes adoptées comme une menace pour les valeurs patriarcales coréennes, puisque dans leur état occidentalisé, elles défient les idéaux confucéens prescrits de la vertu féminine. Les quatre lectures sont basées sur les études du nationalisme par Nira Yuval-Davis et d'autres érudits féministes qui font valoir que les États-nations modernes sont profondément sexistes dans le sens que la nation est souvent incarnée sous la forme d'une femme (Enloe, 1990; Yuval-Davis, 1997; Yuval-Davis & Anthias, 1989). La nation imaginée comme un corps de femme donne naissance à de fortes connotations familiales, et cela devient le devoir du pouvoir masculin de la secourir et de la défendre. Comme l'adoption internationale est perçue comme empiétant sur et perturbant à fois la nation et la famille, les Coréennes adoptées en particulier deviennent un sujet de préoccupation nationaliste.

Susanne Brink's Arirang, sorti en 1991 et dirigé par le respecté Chang Kil-su, est le plus célèbre de tous les films coréens représentant un adopté à l'étranger dans un pays occidental. Le scénario est basé sur une histoire vraie et dépeint la vie de Susanne Brink, une Coréenne adoptée de la Suède. La trajectoire narrative du film commence par son départ de la Corée à l'âge de trois ans, continue à travers ses épreuves en tant qu'adoptée en Suède dans une famille adoptive abusive, deux tentatives de suicide et de la misère sans fin, et se termine par les retrouvailles avec sa famille coréenne quelque vingt ans plus tard. Comme le film suit ses souffrances dans sa famille adoptive abusive, Susanne prend le rôle du sujet colonisé et

incarne la version genrée de la nation coréenne dans le temps de l'occupation étrangère. Cependant, Susanne âgée de 18 ans devient une mère célibataire d'une fille métisse. Puisque la maternité célibataire est fortement condamnée dans la société coréenne, Susanne déshonore aussi violemment la nation coréenne. En conséquence, dans *Susanne Brink's Arirang*, la Corée fonctionne comme une Coréenne adoptée qui souffre du colonialisme et en même temps fait honte à la nation par ses violations choquantes de la féminité coréenne. Un jour cependant, une équipe de télévision coréenne dirigée par un journaliste de sexe masculin et faisant un documentaire sur les Coréens adoptés en Europe, visite Susanne en Suède. C'est précisément au moment où le journaliste coréen entre en action que le pouvoir masculin coréen intervient en tant que sauveur de la nation. Sa mère coréenne est trouvée grâce à ce documentaire et le film se termine avec la mère et la fille s'embrassant devant le journaliste. Dès que Susanne est récupérée et « recoréanisée », le pouvoir coréen masculin est retrouvé et l'honneur de la nation coréenne est rétablie.

En 1991, *Berlin Report* du célèbre réalisateur de gauche Park Kwang-su est sorti. Mis en scène à Paris, *Berlin Report* tourne autour de Sông-min, un correspondant à l'étranger coréen, qui couvre une affaire mystérieuse d'assassinat d'un certain monsieur Bernard, le père adoptif de Marie-Hélène, une jeune Coréenne au début de sa vingtaine. Marie-Hélène est mentalement dérangée et incapable de parler, mais le correspondant est peu à peu en mesure d'arriver à son histoire antérieure. M. Bernard avait adopté Marie-Hélène en tant que célibataire et l'avait élevée d'une manière étroite et solitaire, et il avait sexuellement abusé d'elle provoquant ainsi son état mental de l'aphasie. Marie-Hélène a également un frère aîné biologique, Lucien, qui a grandi dans une autre famille adoptive en France. Lucien a essayé de renouer avec Marie-Hélène plusieurs fois, mais le père adoptif de Marie-Hélène l'en a empêché et il a finalement quitté Paris pour Berlin. Comme le problème des familles séparées est considéré comme l'un des aspects les plus importants du discours sur la réunification de Corée et est devenu une puissante métaphore de la nation coréenne même, le sort de la fratrie du film est facilement transformé en une parabole de la nation coréenne divisée (Grinker, 1998; Jager, 1996). Lorsque Sông-min comprend que le plus grand souhait de Marie-Hélène est de se réunir avec son frère disparu, il se rend à Berlin pour le chercher, et il s'avère à la fin que c'est Lucien qui a tué le père adoptif de Marie-Hélène. Après de nombreuses péripéties, Sông-min parvient enfin à prendre des dispositions pour que le frère et la sœur se rencontrent à Berlin. Dans *Berlin Report*, la nation coréenne divisée est représentée par deux Coréens adoptés séparés se languissant et cherchant l'un et l'autre, et ce n'est que par l'intervention résolue de Sông-min, un homme coréen, que Marie-Hélène et Lucien sont en mesure de se réunir.

Kim Ki-duk est réputé pour ses représentations brutales du sombre côté de la société coréenne moderne, et son film *Wild Animals* de 1997 reprenant la question de l'adoption internationale en est un exemple. *Wild Animals* se déroule à Paris, et traite de la question de savoir qui est un Coréen/une Coréenne et qui appartient à la nation coréenne entre trois Coréens ethniques: le Sud-Coréen, Ch'ông-hae, le Nord-Coréen, Hong-san et la Coréenne adoptée, Laura. Au cours du film, le trio se rencontre à plusieurs reprises dans la capitale française, mais alors que Ch'ông-hae et Hong-san développent une amitié fraternelle, Laura n'est pas en mesure de prendre part à leur fantaisie de réunification. Comme un sujet hybride au sens de Homi Bhabha (1994), Laura est plutôt rendue différente à la fois par le colonisateur et le colonisé. Laura est maltraitée par son père adoptif français ainsi que par son petit ami français qui l'oblige à jouer en tant que fantasme orientaliste à son club de sexe, où le Nord-Coréen Hong-san lui rend visite et la désire pour son exhibition de ce qu'il perçoit comme une sexualité occidentale libérée. Dans son état hybride, Laura est en mesure de passer autant pour une femme coréenne qu'une femme française, mais elle est également soumise à une double altérisation puisqu'elle est rendue exotique et sexuelle par des hommes français et coréens de la même façon. Dans la spectaculaire scène finale, Laura tue ses compatriotes coréens du Sud et du Nord, interrompant ainsi leur projet de réunification. De cette manière le film se termine en avertissant que les Coréens adoptés sont certainement un danger pour l'unité nationale.

Finalement, le mélodrame romantique *Love* de Lee Jang-soo de 1999, situé dans le quartier coréen de Los Angeles, est un bon exemple de la relation entre une patrie et sa diaspora comme cela a été théorisé par le trio Linda Basch, Nina Glick Schiller et Cristina Szanton Blanc (1994). Le trio utilise le terme transnationalisme, qui peut être considéré comme une nouvelle forme de développement communautaire au niveau mondial. Dans le film, les Coréens du Sud, les Coréens à l'étranger et les Coréens adoptés interagissent aussi en douceur de manière bien visible. Le personnage principal du film est Myông-su, un coureur de marathon sud-coréen qui vient à Los Angeles pour une course sur piste. Désorienté dans un pays étranger, il se retire tout à coup de son équipe et se rend au quartier coréen où il a un parent éloigné nommé Brad. Il y rencontre Jenny, une Coréenne adoptée qui a fui à un âge précoce ses parents adoptifs abusifs et a grandi en tant qu'enfant d'accueil de Brad. Jenny est dépeinte comme une femme froide et solitaire, incapable d'établir une relation plus profonde avec un autre être humain. Toutefois, lorsque Myông-su tombe en amour avec Jenny, sa charmante masculinité coréenne est capable de la ramener à la vie et de la « recoréaniser ». À la fin, Myông-su et Jenny deviennent un couple et leur relation se transforme en une allégorie pour la réconciliation entre la Corée et ses adoptés et une vision utopique d'une communauté transnationale englobant tous les Coréens du monde entier.

Coréens adoptés en tant que corps subalternes

Il y a manifestement un aspect fortement genré à la question de l'adoption coréenne en parallèle au débat public entourant les femmes de réconfort. Les féministes coréennes affirment que le discours sur les femmes de réconfort a entraîné le renforcement du nationalisme patriarcal, puisqu'on perçoit les femmes comme ayant souillé la dignité de la nation au lieu d'aborder la culpabilité et la complicité évasive des hommes coréens qui ont agi comme des intermédiaires pour forcer, contraindre et tromper les femmes à « s'enrôler » (Park, 2000; Yang, 1998). Ceci est analogue au rôle des agences d'adoption et du gouvernement coréen d'aujourd'hui dans la recherche et l'expédition des enfants coréens aux Occidentaux pour l'adoption internationale. À cet égard, je soutiens que les Coréens adoptés ainsi que les femmes de réconfort peuvent bien être considérés comme des subalternes au sens de Gayatri Spivak (1988), compte tenu de l'invisibilité et de l'indicibilité causées par des sentiments nationalistes de honte et de déshonneur qui entourent ces deux groupes stigmatisés. Les Coréens adoptés ne peuvent simplement pas parler pour eux-mêmes car ils sont déjà représentés comme des liens physiques muets par les gouvernements fournisseurs et receveurs, comme des objets de sauvetage reconnaissants par les agences d'adoption et les parents adoptifs, et comme des adoptés modèles par les chercheurs de l'adoption. D'ailleurs, si quelqu'un doit être considéré comme subalterne au sein de la société coréenne compte tenu du fait que les Coréens adoptés et les femmes de réconfort ont au moins commencé à se manifester et à faire entendre leur voix récemment, ce sont les parents biologiques des adoptés. Ceci concerne particulièrement les mères de naissance coréennes, et comme par hasard Spivak mentionne également les ouvrières de Corée à titre d'exemples de subalternes dans son célèbre essai, le groupe qui a fourni le plus d'enfants pendant l'apogée de l'adoption internationale de la Corée du début des années 1960 jusqu'à la moitié des années 1980.

Donc pour résumer, dans les quatre longs-métrages examinés, les angoisses et les tabous internes et réprimés sont projetés sur les corps des Coréennes adoptées qui étaient autrefois des marchandises jetables exportées hors du pays et sont maintenant appelées à assumer la charge de représenter la nation coréenne genrée. Où qu'elles vivent et quelle que soit leur conditions, les Coréennes adoptées souffrent d'avoir été abandonnées et exilées et sont victimes de racisme et de comportements abusifs de leurs familles adoptives et de leurs proches. Pardessus tout, les Coréennes adoptées aspirent désespérément à se réunir et renouer avec la Corée, la culture coréenne et le peuple coréen. Elles attendent juste passivement d'être aidées et d'être prises en charge par l'intervention résolue de la puissance masculine coréenne, car elles sont complètement victimisées et manquent de pouvoir. Toutefois, pour être secourues et sauvées surtout par des hommes coréens, expatriés, diasporiques ou nationaux, les adoptées doivent d'abord être décontaminées et « dé-occidentalisées », disciplinées et réglées conformément aux normes de la Corée, et « recoréanisées » avant de pouvoir rejoindre la nation coréenne et de jouir de la protection sécuritaire de la puissance masculine coréenne.

Références

- Basch, Linda, Nina Glick Schiller et Cristina Szanton Blanc. 1994. *Nations unbound. Transnational projects, postcolonial predicaments, and deterritorialized nation-states*. Amsterdam: Gordon & Breach.
- Bhabha, Homi K. 1994. *The location of culture*. London: Routledge.
- Enloe, Cynthia. 1990. *Bananas, beaches and bases: Making feminist sense of international politics*. Berkeley: University of California Press.
- Grinker, Roy Richard. 1998. *Korea and its futures. Unification and the unfinished war*. New York: St Martin's Press.
- Jager, Sheila Miyoshi. 1996. "Women, resistance and the divided nation: The romantic rhetoric of Korean reunification". *Journal of Asian Studies* 55 (1): 3-21.
- Miller, Helen 1971. "Korea's international children". *Lutheran Social Welfare* 13 (Summer): 12-23.
- Park, You-Me. 2000. "Comforting the nation: 'Comfort women', the politics of apology and the workings of gender". *Interventions* 2 (2): 199-211.
- Sarri, Rosemary C, Yeonoak Baik et Marti Bombyk. 1998. "Goal displacement and dependency in South Korean-United States intercountry adoption". *Children and Youth Services Review* 20 (1-2): 87-114.
- Spivak, Gayatri Chakravorty. 1988. "Can the Subaltern speak?". Dans *Marxism and the interpretation of culture*, édité par Cary Nelson et Lawrence Grossberg, 271-313. Chicago: University of Illinois.
- Tahk, Youn-Taek. 1986. "Intercountry adoption program in Korea. Policy, law and service". Dans *Adoption in worldwide perspective. A review of programs, policies and legislation in 14 countries*, édité par R.A.C. Hoksbergen, 79-91. Lisse: Swets & Zeitlinger.
- Yang, Hyunah. 1998. "Re-membering the Korean military comfort women: Nationalism, sexuality and silencing". Dans *Dangerous women. Gender and Korean nationalism*, édité par Elaine H. Kim et Chungmoo Choi, 123-139. London: Routledge.
- Yuval-Davis, Nira. 1997. *Gender and nation*. London: Sage.
- Yuval-Davis, Nira et Floya Anthias (editors). 1989. *Women-nation-state*. Basingstoke: Macmillan.